

Emily NEUMEIER, Benjamin ANDERSON (eds.)  
*Hagia Sophia in the Long Nineteenth Century*

Édimbourg, Edinburgh University Press  
 (Edinburgh Studies on the Ottoman Empire)  
 2024, 292 p.  
 ISBN : 9781474461009

**Mots clés :** Sainte-Sophie, Hagia Sophia, Ayasofya, Thessalonique, mosquée, basilique

**Keywords :** Hagia Sophia, Ayasofya, Thessaloniki, Mosque, Basilica

Les articles rassemblés dans ce volume consacré à la basilique Sainte-Sophie – Hagia Sophia en grec, Ayasofya en turc – ont été initialement présentés lors d'un symposium qui s'est tenu à l'Ohio State University en septembre 2018. Mais, deux ans plus tard, alors que la publication de ce livre était en préparation, l'actualité rattrapait leurs auteurs. Le 10 juillet 2020, le président turc Recep Tayyip Erdoğan annonçait la transformation de l'ex-basilique en mosquée. Le Conseil d'État, plus haut tribunal administratif de Turquie, accédait à la requête de plusieurs associations en révoquant une décision gouvernementale datant de 1934, conférant à Sainte-Sophie le statut de musée. Les effets de cette décision ont été immédiats, ouvrant la voie à la reconversion du site en lieu de prière en l'espace de quelques semaines. Alors que les réactions à travers le monde étaient nombreuses, force était de constater que si nous possédions beaucoup d'informations sur l'architecture et l'histoire du bâtiment à l'époque byzantine, nous avions relativement peu d'éléments historiques sur ce même bâtiment depuis sa transformation en mosquée par Mehmed II lors de la prise de Constantinople, le 29 mai 1453. Il devenait urgent d'en savoir plus sur ce majestueux édifice, érigé au VI<sup>e</sup> siècle par l'empereur Justinien, notamment pendant la période ottomane.

En dépit de cette actualité brûlante, cet ouvrage collectifs'intéresse plus particulièrement à l'évolution du bâtiment entre 1740 et 1934, période au cours de laquelle celui-ci va se voir ajouter des annexes et connaître des restaurations importantes. Comme le soulignent plusieurs articles, le regard porté sur ce monument sacré va changer avec le temps, suscitant tout à la fois admiration et convoitise, avant tout de la part des Grecs et des Russes, mais également des grandes puissances au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Les neuf chapitres, rédigés par des spécialistes de l'histoire byzantine et ottomane, aux approches méthodologiques très différentes, sollicitent aussi bien l'archéologie et l'histoire de l'art, que la littérature et

la diplomatie. L'ensemble offre un récit cohérent du processus par lequel Sainte-Sophie, au cours du long dix-neuvième siècle, est progressivement devenue un symbole.

De basilique à mosquée, puis à musée – et à nouveau mosquée en 2020 – Sainte-Sophie est aussi célèbre par ses transformations que par son extraordinaire architecture. Une étape importante du monument eut lieu entre 1739 et 1743, lorsque le sultan Mahmud I<sup>er</sup> (r. 1730-1754) ordonna des aménagements du bâtiment. Celui-ci fut doté d'une bibliothèque, d'une école primaire pouvant accueillir quarante garçons pauvres, d'une fontaine et d'un *imaret* (soupe populaire). Ces constructions furent réalisées à une époque où l'Empire ottoman connaissait une période de paix à la suite des traités de Belgrade et de Niš, respectivement signés avec la Russie et l'Autriche.

Dans un article intitulé « Hagia Sophia's Second Conversion: The Building Campaign of Mahmud I and the Transformation from Mosque to Complex (1739-43) », Ünver Rüstem nous montre que ces constructions ont été réalisées dans un style baroque, sujet d'un livre que l'auteur a récemment fait paraître<sup>(1)</sup>. Ces ajouts ont modifié l'image de Sainte-Sophie, transformant celle-ci de simple mosquée impériale en un véritable *küllîye*, c'est-à-dire en un complexe religieux musulman, proche des modèles ottomans existant dans la capitale, comme la mosquée Süleymaniye.

Dans un article intitulé « The Paradoxes of Hagia Sophia's Ablution Fountain: The *Qasida al-Burda* in Cosmopolitan Istanbul, 1740 », l'historienne de l'art Tülay Artan s'intéresse plus particulièrement à l'inscription *Qasida al-Burda* (« Poème du manteau »), une ode à la prière composée au XIII<sup>e</sup> siècle par le poète et mystique soufi Imam Sharafaddin al-Bûşîrî (m. 1294). Ses vers ornent la fontaine d'ablutions de la cour de Sainte-Sophie depuis 1740. Tout comme les puits sacrés byzantins, les fontaines à ablutions (*şadirvan*) permettent aux fidèles d'effectuer les rituels de purification requis dans la pratique du culte. Cette *qasida*, inscrite sur la fontaine, n'évoque pas tant l'eau que l'amour des fidèles pour le prophète Mahomet. Elle s'adresse non seulement aux résidents

(1) Voir notre compte-rendu de l'ouvrage de Rüstem (Ünver), *Ottoman Baroque: The Architectural Refashioning of Eighteenth-Century Istanbul*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2019, BCAI, n° 35 (2021).

locaux mais également aux visiteurs, notamment aux marchands, diplomates et pèlerins musulmans venus de l'ensemble du monde musulman. En se rendant dans la capitale ottomane, ceux-ci visitaient le tombeau d'al-Ayyub al-Ansari (m. 674), un compagnon du Prophète, et la mosquée Ayasofya avant de poursuivre leur chemin vers le Hedjaz. La *Qasida al-Burda* compte parmi les chefs-d'œuvre de la poésie arabe classique et constitue l'un des plus beaux poèmes exaltant le prophète. En découvrant cette inscription réalisée par le calligraphe Baltacizade Mustafa pacha (m. 1763), fils du grand vizir Baltacı Mehmed pacha, porte épée du sultan Mahmud I<sup>er</sup>, marchands, diplomates et pèlerins associaient les lieux à la gloire de l'islam et de la dynastie impériale ottomane.

En pénétrant dans Sainte-Sophie, les regards sont attirés par des rondeaux en bois, accrochés en hauteur aux murs et aux colonnes, sur lesquels sont reproduits en lettres d'or le nom de Dieu, du prophète et des quatre premiers califes. Dans son article, « The Calligraphic Arts in the Age of Ottoman Architectural Renovation », Emily Neumeier revient sur l'histoire de ces médaillons dont les premiers exemplaires sont apparus au xvii<sup>e</sup> siècle, non seulement à Istanbul (mosquées Fatih et Kılıç Ali Pacha) mais, un peu partout sur le territoire anatolien (Bursa, Yozgat, Manisa). Ceux qui figurent dans Sainte-Sophie, et que l'on peut encore admirer de nos jours, ont été réalisés en 1848-1849 par le calligraphe Kazasker Mustafa İzzet Efendi (1801-1876) et accrochés lors des travaux de restauration du bâtiment par Gaspard Fossati. L'autrice s'interroge « How does the sacred text gradually come to be framed as an independent work of art? » (p. 109). À bien des égards, ces œuvres calligraphiques perpétuent la longue tradition des inscriptions en tant qu'élément central de l'ornementation architecturale, un principe qui s'est imposé à l'âge classique de l'architecture ottomane au xvi<sup>e</sup> siècle.

Dans « From the Mouth of Angels: Folkloric Hagia Sophia », Benjamin Anderson distingue deux images de Sainte-Sophie telles qu'elles sont représentées dans le folklore grec du xix<sup>e</sup> siècle. La première, de loin la plus familière, fait de Sainte-Sophie un symbole de l'irrédentisme grec par le biais de chants grecs recueillis, traduits et annotés par le philologue et linguiste Claude Fauriel (1772-1844). Publié en 1825, en pleine guerre d'indépendance grecque, ces chansons prophétisent une éventuelle reconquête grecque de Constantinople et de Sainte-Sophie, « un mythe qui est au cœur du fondamentalisme religieux et du nationalisme grecs depuis environ deux siècles. » Une seconde Hagia Sophia

folklorique, beaucoup moins connue, apparaît dans les travaux d'érudits grecs installés à Constantinople comme le patriarche Konstantios I<sup>er</sup> (1770-1859), Skarlatos Byzantios (1797-1878), Jean Nicolaïdès (1846-93) et Eugène Michael Antoniadès (1870-1944). Ces intellectuels entretiennent la *Megali Idea*, la « Grande Idée », ce courant de pensée et mot d'ordre soutenant le sentiment national puis le nationalisme grec aux xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles.

En 1908, l'architecte français Marcel Le Tourneau donna une conférence à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres sur l'architecture byzantine à Salonique après avoir effectué un voyage ayant pour but de répertorier et de dessiner les monuments de la ville après les destructions causées par un incendie (1890) et un tremblement de terre (1902). Devant un auditoire enthousiaste, il raconte comment il est entré dans l'église déserte de Sainte-Sophie et a découvert de magnifiques mosaïques. L'incendie avait en effet permis de dégager, par endroit, le badigeon qui les recouvrait depuis la transformation du bâtiment en mosquée en 1526. Dans sa contribution, « The Other Ayasofya: The Restoration of Thessaloniki's Ayasofya Mosque, 1890-1911 », Sotirios Dimitriadis s'intéresse à la restauration de ce bâtiment par les autorités ottomanes au tournant du xx<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une période transitoire qui couvre les dernières années de la domination ottomane sur la ville et sa région. Il permet de rappeler l'engagement des Ottomans envers le patrimoine byzantin. Dirigés par l'architecte-ingénieur Pietro Arrigoni, les travaux de restauration ont débuté en 1907, et se sont poursuivis jusqu'en 1911, date à laquelle l'édifice a été rouvert à l'occasion de la visite du sultan Mehmed V Reşad. Sur une photo représentant l'arrivée du sultan à la mosquée Ayasofya, on note que les mosaïques restaurées ont été soigneusement cachées derrière des rideaux blancs (p. 162, fig. 5.7). Ironie de l'histoire, à la suite des guerres balkaniques, la région fut incorporée au royaume de Grèce. En juillet 1913, la mosquée Ayasofya redevint l'église Hagia Sophia. Les mosaïques réapparurent, le mihrab fut détruit, les minarets abattus.

Dans les années 1920, des rabbins américains et leurs congrégations ont été amenés à rappeler les racines palestiniennes du judaïsme par le biais de l'architecture byzantine. Leur lien avec les édifices byzantins, en particulier Sainte-Sophie, est l'objet de la contribution de Robert S. Nelson, « 'That Domed Feeling': A Byzantine Synagogue in Cleveland ». Deux synagogues inaugurées à l'automne 1924 illustrent ce que l'on appelle aujourd'hui le style « synagogue byzantine ». L'une d'elles, le Temple Isaiah à Chicago

(actuellement KAM Isaiah Israel), a été conçue par Alfred Alschuler (1876-1940). Mais celle-ci ayant fait l'objet d'un précédent article<sup>(2)</sup>, l'auteur s'attache à nous présenter une autre synagogue, celle de Tifereth Israel de Cleveland, dans l'Ohio. Elle a été conçue et construite entre 1922-1924 par l'architecte Charles R. Greco (1873-1963), auteur, par la suite, de nombreuses synagogues sur le modèle byzantin à Miami Beach, en Floride, à Hartford, dans le Connecticut et à Erie, en Pennsylvanie. Inspirées de l'architecture byzantine, ces synagogues ont en commun une large coupole basse qui s'inspire plus ou moins fidèlement de la coupole de Sainte-Sophie. L'auteur nous retrace les débats qui ont conduit les rabbins d'une petite congrégation de Virginie occidentale, à faire le choix de l'architecte et de son modèle. De nos jours, la synagogue Tifereth Israel est devenue le Maltz Performing arts Center, faisant partie de l'université Case Western Reserve.

En mai 1846, le jeune sultan Abdülmeçid I<sup>er</sup> décida la restauration de la mosquée Ayasofya. Les travaux furent confiés à l'architecte italo-suisse Gaspare Fossati, comme nous le rappelle l'article d'Aslı Menevse: « The Monument of the Present: The Fossati Restoration of Hagia Sophia (1847–1849) ». Au-delà de la sauvegarde du bâtiment, l'autrice indique que cette restauration a permis de changer l'image de l'Empire ottoman et d'afficher sa modernité. La presse joua un rôle déterminant dans ce changement, en particulier le *Journal de Constantinople*, d'autant que la plupart des revues et journaux européens se contentaient de reproduire ses articles. Outre les détails techniques de la restauration, le *Journal* donnait régulièrement de précieuses informations sur le contexte politique et historique, influençant favorablement l'opinion publique. Tout au long de la restauration, le *Journal* informe, par exemple, ses lecteurs sur les visites fréquentes du sultan Abdülmeçid, de l'attention que celui-ci porte au projet. On explique aussi pourquoi le jeune sultan, craignant la réaction de certains conservateurs, a dû demander à G. Fossati de recouvrir à nouveau les riches mosaïques byzantines qu'il venait de découvrir. L'*Edinburg Review* rapporte que lorsque les musulmans "fanatiques" ont exigé la destruction des mosaïques retrouvées, la cour ottomane s'y est fermement opposée et a aussitôt autorisé le professeur Wilhelm Salzenberg, un ingénieur envoyé à Constantinople par le roi de Prusse Friedrich

Wilhelm IV, à publier les planches des mosaïques de Sainte-Sophie<sup>(3)</sup>.

À l'issue de la restauration, pour commémorer l'événement, Gaspare Fossati publia à son tour à Londres un album intitulé: *Aya Sofia Constantinople, as Recently Restored by Order of H.M. the Sultan Abdul Medjid* (Londres, 1852). Ce magnifique ouvrage, riche de 25 lithographies, présente des vues intérieures et extérieures du bâtiment, ainsi que des panoramas présentant une capitale ottomane en pleine transformation. Un document retrouvé dans les archives ottomanes nous apprend que des fonds ont été spécialement alloués par le gouvernement ottoman pour financer la publication de quatre-vingts éditions en couleur, cent grandes éditions et quatre cents plus petites, dans le but de les diffuser auprès d'un large public.

Dans « From Ceremony to Spectacle: Changing Perceptions of Hagia Sophia through the Night of Power (*Laylat al-Qadr*) Prayer Ceremonies » Ayşe Hilâl Uğurlu nous montre comment les regards sur Sainte-Sophie ont évolué au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle se focalise sur les cérémonies religieuses annuelles qui se déroulent chaque année lors de la « Nuit du destin » (*Laylat al-Qadr*), qui correspond au 27<sup>e</sup> jour de ramadan. C'est l'une des nuits les plus privilégiées et les plus bénies dans l'islam. De simple lieu de culte, Sainte-Sophie se serait progressivement transformée en lieu de spectacle. Mais, paradoxalement, alors que l'édifice accueille de plus en plus de fidèles musulmans, plus on avance dans le XIX<sup>e</sup> siècle, plus le nombre d'étrangers et de non-musulmans, munis d'autorisation, sont autorisés à la visiter. Parallèlement, l'autrice souligne que le lieu est délaissé par le pouvoir, comme le montre l'absence des sultans à l'occasion de la « Nuit du destin ». Ces derniers préfèrent se rendre à la mosquée Nusretiye, plus proche du palais de Dolmabahçe. Les guides touristiques n'hésitent pas à encourager leurs lecteurs à se rendre à Sainte-Sophie pour assister à de telles cérémonies. Le 13 mai 1923, alors que la ville est occupée par les forces alliées (ce que l'autrice ne précise pas), près de trois cents étrangers sont présents à la cérémonie de la « Nuit du destin ».

Dans un dernier article intitulé « Temple of the World's Desire: Hagia Sophia in the American Press, c. 1910-1927 », Robert Ousterhout évoque une cérémonie religieuse qui, au début du mois de janvier 1921, s'est déroulée dans la grande cathédrale gothique Saint John the Divine à New York. À cette occasion, des religieux orthodoxes et catholiques

(2) Robert S. Nelson, « The Byzantine Synagogue of Alfred Alschuler », *Images: A Journal of Jewish Art and Visual Culture*, 11, 2018, p. 5-42.

(3) Wilhelm Salzenberg, *Alt-christliche Baudenkmale von Constantinopel vom V. bis XII. Jahrhundert*, Berlin, 1854.

ont prié en six langues (hongrois, grec, arabe, russe, serbe, anglais) pour le retour de Sainte-Sophie en tant que sanctuaire chrétien. Des offices similaires ont été organisés simultanément à Washington, Saint-Louis, Détroit, Newark, Philadelphie et Chicago, tous autorisés par l'Église catholique dans le cadre de sa réconciliation avec l'Église orthodoxe grecque. L'auteur s'interroge sur la place qu'occupe Sainte-Sophie dans l'imaginaire américain. Comment Hagia Sophia est devenue l'équivalent chrétien du « mur des lamentations » (Wailing Wall), un symbole universel de l'héritage perdu pour les croyants (p. 267)? Il montre ainsi comment religion et politique sont inextricablement liées et comment toutes sortes de rumeurs ont circulé sur la transformation prochaine de l'édifice. En 1913, lors des guerres balkaniques, on annonçait que le tsar Ferdinand de Bulgarie s'appropriait à s'emparer de Constantinople et à se faire proclamer empereur sous le nom de Siméon II; que la basilique allait incessamment redevenir chrétienne. Certaines rumeurs peuvent se montrer exactes. C'est le cas des négociations secrètes sur le partage de l'Empire ottoman qui se sont tenues à Londres en mars 1915, la Triple-Entente ayant promis Constantinople à la Russie. Mais à la suite de l'échec du débarquement des forces alliées aux Dardanelles puis, en 1917, la prise du pouvoir de la Russie par les Bolchéviques, ce projet ne verra jamais le jour. Bien entendu, la France et l'Angleterre ont nié avoir jamais conclu un tel accord.

Après 1922, les discussions sur le sort religieux de Sainte-Sophie cessent. Il n'est fait aucune mention des controverses dans les conclusions du traité de Lausanne (24 juillet 1923) qui précise les frontières de la Turquie républicaine. Malgré la fin de l'Empire ottoman, le sort de l'édifice continue d'alimenter les conversations. Certains journaux affirment, sans fondement, que Mustafa Kemal a l'intention de transformer le bâtiment en salle de danse, en temple du jazz. Le 23 janvier 1927, une page de publicité, largement diffusée, titrait: « Dancing Where Kings Prayed and Sultans are buried / Cst's Gay Young flappers soon to do the charleston and tango in the historic and beautiful mosque of St. Sophia » (p. 275, fig. 9.4)<sup>(4)</sup>.

Dès la fin de la Grande Guerre, la question du sort de Sainte-Sophie s'est posée. Que faire de cet édifice? En 1919, un agent britannique en poste à Constantinople, Thomas Hohler, proposait, déjà, de le transformer en simple lieu de visite. Finalement, le 24 novembre 1934, le jour même où Mustafa Kemal prenait le nom d'Atatürk, le Conseil des ministres turc décrétait la transformation de Sainte-Sophie en musée.

Cet ouvrage se révèle, ainsi, une source intéressante pour toute personne s'intéressant à l'évolution et à la transformation de Sainte Sophie au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle. Il est riche, foisonnant d'informations, proposant des approches nouvelles, parfois originales, comme nous avons pu le souligner. Après 86 ans passés sous le statut de musée, ce chef-d'œuvre de l'architecture byzantine est redevenu une mosquée, comme elle l'avait été après la conquête de la ville par les Ottomans. Il est probable que l'histoire mouvementée de ce bâtiment donnera naissance à d'autres publications car indéniablement il existe trop peu d'ouvrages sur ce majestueux édifice.

Frédéric Hitzel  
CNRS-EHESS

(4) « Danser là où les rois ont prié et où les sultans sont enterrés/Les jeunes garçons de Cst vont bientôt danser le charleston et le tango dans la magnifique mosquée historique de Sainte-Sophie. »